

Le néo-hippocratism aurait-il un avenir ? *

Claire SALOMON-BAYET **

Membre de l'Académie internationale d'Histoire des Sciences



Permettez-moi, Monsieur le Président, trois remarques préalables en guise d'introduction :

- tout d'abord, la reconnaissance que je vous ai de m'avoir demandé de participer à vos travaux. C'est un honneur en même temps qu'un exercice redoutable, pour moi qui ne suis pas médecin, mais tout bonnement philosophe formée à l'histoire des sciences. Je ne peux donc pas me présenter comme "médecin philosophe", ce que faisait Pierre Cabanis (1757-1808) dans *Coup d'œil sur les Révolutions et la réforme de la médecine* (1804), ce serait usurpation... Mais je vous remercie très vivement de me donner l'occasion de m'instruire au cours de ces trois demi-journées pour le Centenaire de la Société française d'histoire de la médecine, dans ce lieu prestigieux qu'est le grand amphithéâtre de la rue de l'École de médecine ;

- ensuite, la forme interrogative que j'ai donnée au titre de mon intervention, qui renvoie, soyons honnête, à une notion totalement "hors champ". Littré, l'auteur du *Dictionnaire*, qui fut comme l'on sait le traducteur d'Hippocrate (1), donne à l'hippocratism "le sens particulier de suivre la nature, c'est-à-dire d'étudier les efforts spontanés qu'elle fait et les crises qu'elle produit". De cette définition de la doctrine du "père de la médecine", il ne reste pas grand chose

* Centenaire de la Société française d'Histoire de la Médecine, 29-30 novembre 2002.

** 2 rue de Narbonne, 75007 Paris.

pour le jeune médecin qui, au moment de sa thèse, aura à prêter serment, le serment d'Hippocrate, avec émotion ou indifférence. A fortiori le néo-hippocratism... Ce titre est une coquetterie d'historien, spécialiste de l'âge classique et du XIX^{ème} siècle et non de la médecine antique. Hippocratism, néo-hippocratism, Hippocrate toujours invoqué – par Cabanis, Pinel, Barthez, Bordeu et les autres – de manière militante lorsqu'il s'agit de révolutions et de réformes de la médecine, des bouleversements de la science médicale et de son inscription dans l'ordre, civil et militaire. Et l'on sait bien, pour reprendre une forte phrase de Roselyne Rey, qu'Hippocrate “devenu objet symbolique de commémoration, cesse d'être enjeu vivant du savoir” (2), ce que Littré croyait encore.

- Enfin, commémorer n'est pas comprendre. Pour l'historien, en particulier pour l'historien des sciences, la commémoration est un écueil, mais elle peut être aussi un prétexte pour comprendre, une occasion de comprendre et de mieux comprendre. C'est ce que j'expérimente depuis quatre ans, dans le travail que fait la Délégation aux célébrations nationales, rattachée à la Direction des Archives de France : un travail qui consiste à reprendre une date, un événement, une publication - un travail qui semble plus proche de Luis Borges que de Charles Seignobos. C'est bien ce que notre colloque a entrepris pour célébrer un centenaire, un travail de compréhension.

Nous sommes ici, en effet, pour marquer le Centenaire de la Société française d'histoire de la médecine - 1902-2002. Or, 1902 c'est aussi la date de la loi du 15 février relative à la protection de la santé publique, qui avalise les acquis pastoriens en la matière : déclaration des maladies transmissibles, vaccinations obligatoires, désinfection, assainissement. Le souci de symétrie me mène à 1802, qui n'est pas seulement la date de la naissance de Victor Hugo et d'Alexandre Dumas. C'est aussi une date inaugurale, qui marque l'apparition du néologisme “biologie” simultanément sous la plume de Lamarck et de Treviranus, désignant le projet d'une science générale du vivant (3).

Ce néologisme aura la fortune que l'on sait, singulièrement à partir de 1859, date à laquelle paraissent et *La pathologie cellulaire* de Rudolph Virchow et *L'origine des espèces* de Charles Darwin. Et 1802 c'est encore l'année de la mort de Xavier Bichat (1771-1802) : celui-ci avait publié, deux ans auparavant, ses *Recherches physiologiques sur la vie et la mort* qui s'ouvre, faut-il le rappeler, par la célèbre définition de la vie, “ensemble des fonctions qui résistent à la mort”, dont François Magendie reconnaît le mérite, dans une note de la 4^{ème} édition, de ne pas faire de la vie un être de raison qui serait principe.

Trois dates, trois cartes en mains pour jouer le jeu du néo-hippocratism, lequel tiendrait en quelque sorte le rôle du *Joker*, cette carte un peu farceuse à laquelle celui qui la détient est libre d'attribuer telle ou telle valeur. Bien sûr, le néo-hippocratism n'a pas grand chose à voir avec la médecine grecque, avec les textes savamment traduits et commentés, ce matin même, par Jacques Jouanna et n'a pas grand chose à voir avec le “vrai Hippocrate”.

A. Une carte militante : 1802, la réforme de la médecine

“Néo-hippocratism” appartient à la seconde moitié du XVIII^{ème} siècle. Nous n'en mentionnons pas les premières occurrences, mais nous en voyons la naissance dans l'abandon d'une *doctrine*, celle d'Hippocrate, comme celle de Galien, qui cessent d'être

l'objet d'un enseignement dans la formation des futurs médecins. Abandon de la doctrine, adoption de la méthode "qui doit être universellement suivie". Une médecine rationnelle, un empirisme raisonnable, comme le dit Bordeu (1722-1776), qui établit les rapports généraux de tous les faits épars, relevant de l'observation. La méthode, c'est la méthode de *l'analyse* qui est celle des disciples de Condillac et des médecins idéologues. Analyse et classification : le naturaliste-philosophe, de Sauvages (*Nosologie*, 1761) à Pinel (*Nosographie*, 1798), pratique la méthode anatomo-clinique, et s'appuie, parmi d'autres, sur les "topoi" hippocratiques :

- la méthode d'observation et le raisonnement causal ;
- l'unité et l'interdépendance des parties, qui précisent la notion d'organisme "dont toutes les parties concourent à l'unité du tout", comme le dira Kant dans la *Critique du Jugement* (1790) ;
- l'idiosyncrasie, autre mot pour désigner le tempérament, qui souligne l'unité et la multiplicité des parties et des fonctions ;
- enfin, la *natura medicatrix* qui replace l'homme en santé et en maladie dans un temps rythmé par les crises, dans une dynamique articulée entre diagnostic et pronostic.

Cette carte permet de jouer le jeu de la "nouvelle médecine", fondée logiquement sur une notion, celle de causalité qu'on appellera étiologie, sur une méthode, celle de l'analyse, qui est décomposition et recombinaison. Nous assistons à cette date à un *croisement fondateur*, celui de la "médecine" en tant que telle et de disciplines autres, la physique, la chimie, la mathématique, mais aussi l'anatomie et la physiologie. De ce croisement, un témoin, parmi tant d'autres, institutionnel : la création en 1776 de la Société royale de médecine, qui compte parmi ses membres, dès l'origine, on le sait, Lavoisier et Condorcet et Tenon. La commission qui la précède d'un an est créée pour étudier et éventuellement prévenir les épizooties et les épidémies. Accent hippocratique que de parler d'épidémie, mais le joker renforce la novation que représente la présence du chimiste Lavoisier, lequel appartient aussi à l'histoire de la physiologie animale, lui dont les travaux sur la respiration animale (Premier mémoire, 1777) seront poursuivis sur quinze ans. C'est dans le mémoire de 1789 (Seguin et Lavoisier, *Sur la respiration des animaux*) qu'il lance l'idée de trois régulateurs de la machine animale, la respiration, la transpiration, la digestion, et l'idée de compensation : l'équilibre de l'organisme, c'est la recherche de son équilibre. Préfiguration de la définition de Schrödinger : la vie est un état métastable dont la stabilité est la mort ? C'est déjà dans l'espace du laboratoire que se constitue le savoir du vivant...

B. Un joker à deux têtes : 1902, l'hygiène et le laboratoire

Une date se lit en deux sens, comme un aboutissement et comme un commencement. L'analyse d'une révolution, politique ou scientifique, se fait également dans les deux sens. Il convient d'être attentif "aux progrès insensibles des commencements", pour parler comme Jean-Jacques Rousseau qui, à terme, aboutissent à un changement radical des mœurs, des lois, de la face du monde. Sur ces transformations au XIX^{ème} siècle, les historiens et les sociologues, en particulier les historiens de la médecine et de la biologie ont multiplié les travaux depuis une quinzaine d'années. La bibliographie est désormais impressionnante, de l'histoire totale à l'étude des "grandes figures de la science" (4).

Reprenons ce siècle en jouant la carte du néo-hippocratisme, présent sous un autre nom, l'*hygiénisme*. Le mot apparaît tardivement, seul l'adjectif substantivé, "hygiéniste", est attesté dans le *Littré*. Le *Robert* le date de 1830 en se référant à Balzac. *L'Encyclopédie* ne connaît pas le mot, mais l'article "hygiène" la définit comme "l'usage des choses qui servent à la conservation de la santé", usage tel que "chaque homme sensé doit être le médecin de soi-même". Scepticisme médical, nihilisme thérapeutique ? C'est une vieille, très vieille histoire : conserver la santé plutôt que guérir la maladie et constater avec Celse "*optima medicina est non uti medicina*".

L'hygiénisme court tout au long du siècle qui s'ouvre par la création des premières chaires d'hygiène et se ferme avec la reconnaissance de l'efficacité de la microbiologie - bactériologie - dans la prévention d'abord, dans la maîtrise thérapeutique ensuite des maladies infectieuses. Dans l'histoire de ce siècle, nous ne tirerons qu'un seul fil, alors que le tissu de la découverte, comme celui de l'invention scientifique et médicale, est de trames serrées : Claude Bernard, Helmholtz, Brown-Séquard, Virchow, Liebig, Mendel, Fleming, Golgi, Weizmann, Ramon y Cajal, de Vries et tant d'autres... Un fil, le fil rouge dont le nom emblématique et nationaliste est celui de Louis Pasteur.

Le néo-hippocratisme, sous son nom d'hygiénisme, s'appuie sur des méthodes qui ont fait leurs preuves en chimie, en physique, en mathématique sociale : dénombrements et statistiques. Il suit la volonté centralisatrice de réglementations qui caractérise les Etats modernes, il s'accompagne d'une doctrine, celle du rapport du vivant et de son milieu, rapport relevant d'une police médicale et d'une politique de santé publique. Il a préparé les esprits et les Etats à reconnaître et à suivre ce que l'on a appelé dans le dernier quart du siècle la "révolution pastorienne" par l'identification du "microbe", dont on sait qu'il fut ainsi dénommé par Littré (1878), révolution qui a rendu caduque une bonne part de la politique et des préceptes de l'hygiénisme. La démonstration se substitue au précepte, les observations laissent la place aux expérimentations, et la quantification est incontournable. En 1894 la sérothérapie anti-diptérique fait ses preuves et le médecin, qui peut alors rejoindre l'hygiéniste, le légiste et l'administrateur, peut alors cesser de ricaner devant "la scie microbienne !".

Pourra-t-on encore jouer longtemps ce joker qu'est le néo-hippocratisme ? Ne peut-on voir dans l'éloge de Littré que prononce Pasteur à l'Académie française, le 27 avril 1882, un an après le triomphe de Pouilly-le-Fort, où il n'était encore question que d'animaux, l'arrogance du scientifique dont le travail d'expérimentation et de preuve ouvre une autre médecine ? De Littré traducteur d'Hippocrate, Pasteur ne dit quasi rien, alors qu'il insiste sur la traduction de Pline l'Ancien. Hommage au labeur incessant du philologue, à sa modestie, mais désaveu du positivisme de Littré, qui semble aux yeux de Pasteur appartenir à un passé révolu. Désaveu effectivement : Pasteur s'affirme dans un infini récusé par Littré, un infini qui peut être, dit-il, celui de "la sublime folie de Pascal". Pour Pasteur, je le cite de nouveau, c'est la poursuite "de l'inconnu dans le possible" sous le signe de l'expérimentation, un "infini dans le temps" comme il le souligne dans une lettre à Jean-Baptiste Dumas, un mois avant ce discours à l'Académie (5).

C. Le joker et son nouvel avatar : l'éthique bio-médicale

Renan avait répondu à Pasteur, dans la séance de réception à l'Académie française : "Nous vous communiquerons nos hésitations ; vous nous communiquerez votre

assurance". Dès 1882, Renan soulignait ce que nous n'avons pas cessé de vivre depuis, la tension entre l'hésitation et l'assurance. L'assurance qu'à explorer le champ du possible, rien que de bon ne saurait surgir, entre vérité, efficacité, progrès ; que toute hésitation est frilosité et refus de la recherche de la vérité ; que l'opposition entre les deux cultures analysée par C.P. Snow est illusoire ; qu'au lit du patient s'ajoute ou se substitue l'analyse dans l'espace du laboratoire qui, mieux que le regard médical, peut dire ce qu'il en est de l'homme souffrant et malade, que le temps est venu de passer de l'art à la science.

1902-2002 : l'esprit scientifique a fait le siège de l'art médical, les grands problèmes de la médecine s'agitent et se résolvent dans les laboratoires. Dès 1889, le cours de microbie technique du Docteur Roux s'ouvre à l'Institut Pasteur, à peine créé : innovation rare, ponctuelle. En l'an 2000, il faudrait comptabiliser le personnel des laboratoires privés ou publics, le personnel de l'INSERM, liés ou non aux structures hospitalières, les effectifs des laboratoires de recherche fondamentale ou de recherche pharmaceutique, les laboratoires d'analyses, les laboratoires industriels...

Développement irrésistible, à la mi-temps duquel intervient un changement de paradigme : le premier temps du siècle est celui de la microbiologie et de l'immunologie, un combat dans lequel l'antibiose prend les armes, pour faire bref, le temps de Flemming, le temps de la pénicilline (1930-1945). Le deuxième temps est celui de la biologie moléculaire, précédé par la génétique, suivi de peu par les maîtrises techniques, qu'elles soient celles de la procréation médicalement assistée, des séquençages de génomes, des modifications génétiques d'organismes, des reproductions non sexuées. Ce temps est notre temps.

L'historien-philosophe constate un nouvel avatar du néo-hippocratismes, si le néo-hippocratismes est bien une forme d'interrogation sur l'homme, sur l'homme en santé et en maladie, s'il est vrai que "médecin et juriste incarnent deux humanismes. L'un et l'autre sont au service de l'homme" (6). A la déferlante de la biologie et des termes qui en sont nés - biomédical et biomédecine apparaissent dans les années 60, biotechnologie dans les années 80 ; à l'explosion de l'imagerie médicale, à la "prolifération des écrans" pour parler comme Jean Baudrillard, qui donne à voir au-delà des écrans des images dont la lecture est intimement liée au procédé qui a permis de les obtenir (7) ; à l'intervention chirurgicale par image interposée... (faut-il encore évoquer la main d'Ambroise Paré, l'éloge de la main de Paul Valéry ?) répond un discours tenu aussi bien par le médecin que par le législateur qui est le discours de l'éthique, de la bio-éthique, des lois bio-éthiques. Est-ce un mot vague, des expressions convenues, est-ce un concept avec une fonction opératoire ?

J'y vois quant à moi, un nouvel avatar du néo-hippocratismes, militant, novateur peut-être, comme l'a été le néo-hippocratismes de la cuvée 1802. "Éthique" est ici de l'ordre du néologisme passif, pour parler comme les linguistes : un terme attesté -science de la morale- qui prend un sens nouveau. En première lecture, il renvoie à ce qui dans la première moitié du siècle, répondait aux problèmes de déontologie, de principe, de morale. Mais il va au-delà du type d'interrogation classique du médecin-philosophe, du naturaliste-classificateur, de l'administrateur de la santé. Il va au-delà parce que ce qui est en question, ce ne sont plus les règles du dialogue singulier, ni l'analyse du droit à la santé, ni la responsabilité du médecin, ni la contrainte administrative au nom de la santé publique. Ce qui est en question va au-delà du malade, de la maladie et du

médecin et tient à la reconfiguration des savoirs biologiques et médicaux, à la connexion des pouvoirs scientifiques et industriels qui caractérisent la deuxième moitié du XX^{ème} siècle. Bouleversement sans précédent, sans commune mesure avec celui qu'avaient pu signifier, dans le dernier tiers du XIX^{ème} siècle, la médecine expérimentale, la microbiologie, l'immunologie, la génétique et qui déjà, de Claude Bernard à Louis Pasteur, de Robert Koch à Gregor Mendel, esquissaient une "biomédecine". Présence obligée du laboratoire à l'hôpital, bientôt son autonomie puis sa prééminence, recours obligé à l'outil mathématique pour l'épreuve et la preuve, de la maladie comme du médicament.

Un livre récent, celui de Jean-Paul Gaudillière, biochimiste et historien des sciences, *Inventer la biomédecine*, retrace le temps relativement court –1945-1965– qui a vu se constituer le "complexe biomédical" où se jouent les rapports ambigus de l'exploration scientifique et du souci médical, du technico-scientifique et de l'industriel, entre Etats-Unis, France et Angleterre (10). J.P. Gaudillière souligne dans sa conclusion qu'un "enjeu de ce livre était aussi de rappeler que la discontinuité du biologique et du médical est une donnée fondamentale" (11).

L'inflation sans précédent de l'usage du terme "éthique" depuis les années 70 – de l'administratif aux médias, du scientifique au politique – a bien une raison. Ce terme a pour lui une relative obscurité, une certaine hauteur au regard de la vulgaire morale, une abstraction rassurante par rapport à la philosophie ; il répond à mon sens aux interrogations nées du mélange du biologique et du médical, de la difficulté d'être simultanément au lit du malade, à la paillasse, à la recherche d'une molécule nouvelle, ou devant l'ordinateur, à la recherche de la "certitude" de résultats statistiques, bref à l'oubli de la discontinuité souligné par J.P. Gaudillière. Nous sommes dans le brouillage des lieux et des temps, temps de l'individu, temps des sociétés – combien différentes –, temps de l'espèce, brouillage qui rend infernale la tâche de discerner le possible, le nécessaire, le souhaitable, pour en revenir aux distinctions stoïciennes.

Pour conclure, deux citations que j'espère éclairantes : "Hier encore la génétique était bien la science au service de la compréhension des mécanismes de l'évolution. Aujourd'hui, elle est aussi, en même temps, l'outil de la modification de l'espèce" (8). G. Canguilhem ne disait pas autre chose, quelque trente ans auparavant, "La génétique offre précisément aux biologistes la possibilité de dépasser les formes empiriques de la vie en suscitant, selon d'autres normes, des vivants expérimentaux" (9).

Jouons donc la carte de l'éthique, dernier avatar du néo-hippocratismes. En nous souvenant du mot d'Epictète : "Si tu me disais maintenant : Je veux une figue, je te répondrais : il faut du temps... Et quand le fruit du figuier n'arrive pas subitement et en une heure à son point de maturité, tu voudrais recueillir le fruit d'une volonté humaine si vite et si facilement..." (12). Mais peut-on renoncer à être maître et possesseur de la Nature ?

NOTES

(1) *Œuvres complètes d'Hippocrate*, 10 volumes, Paris, 1839-1861.

(2) REY R. - "Anamorphoses d'Hippocrate au XVIII^{ème} siècle", in *Maladie et maladies : Histoire et conceptualisation, Mélanges en l'honneur de Mirko Grmek*, Droz édit., Genève, 1992, pp. 257-276.

- (3) LAMARCK J.B. - *Hydrologie et Recherches sur l'organisation des corps vivants*, Paris, 1802 ; TREVIRANUS, *Biologie ou Philosophie de la nature vivante pour les naturalistes et les médecins*, Göttingen, 1802.
- (4) De Robert Carvais, Bernard Lécuyer à M. Grmek et Alain Corbin à l'origine ; tout récemment, dans une reprise multiple, sous la direction de Patrice Bourdelais. *Les hygiénistes : enjeux ; modèles et pratiques*, (Belin, 2001), dont la première partie a pour titre "Le néo-hippocratisme et l'hygiénisme moderne".
- (5) Lettre du 22 février 1882.
- (6) SAVATIER R. - "Au confluent de deux humanismes, ententes et mésententes entre médecins et juristes", *Le Concours médical*, janvier 1956, p. 61, réf. R. Carvais.
- (7) Infra-rouge, ultraviolet, rayons X, rayons gamma, ultra-sons, échographie, magnétisme, IRM, immunofluorescence.
- (8) VACQUIN Monette - *Main basse sur le vivant*. Fayard, 1999, p. 133.
- (9) CANGUILHEM G. - *Le normal et le pathologique*. Cité par M. Vacquin, p. 261.
- (10) GAUDILLIÈRE Jean-Paul. - *Inventer la biomédecine, la France, l'Amérique et la production des savoirs du vivant (1945-1965)*, Editions la Découverte, Paris, 2002.
- (11) Ibid., p. 370.
- (12) Epictète, *Dissertations*, I, XV, 7-8.

SUMMARY

What Future for Neo Hippocratism ?

To vindicate the title of his article the author gives three noticeable dates : 1802/1902 are the dates of starting for clinical and physiological medicine and the recognition of microbiology and effective legal policy for public health.

In 2002 the molecular biology with its ability to intervene on living matter puts new kinds of questions but who will be able to give answers ? the scientists ? the medical doctors ? the politicians ? will be the Hippocratic Oath still relevant to the modern scientific spirit ?

Translation : C. Gaudiot

